Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 9 (1871)
Heft: 10

Artikel: Une partie de jeu : nouvelle : [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-181296

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

dommage pour ceux qui l'écoutaient, surtout pour les enfants, qui éprouvaient un sentiment de sécurité à la pensée de ce gardien de nuit. Quant au guet lui-même, sa tâche devenait bien pénible pendant les longues et froides nuits d'hiver, et peu de personnes ambitionneraient maintenant cette place. Un ministre qui voyageait l'année dernière en Espagne, entendit le guet de Saragosse ; il indiquait l'heure et le temps qu'il faisait, ciel serein, pluie ou vent ; dans une autre ville, il ajoutait une invocation à la vierge Marie.

Cette vieille coutume existe encore dans plusieurs villes de l'Allemagne. Dans ce pays, les guets chantent d'une voix sonore de belles hymnes allemandes, qui se font entendre dans le silence de la nuit.

Une lettre de Bordeaux donne les renseignements suivants sur le local où siége l'Assemblée nationale:

« Cette après-midi, j'ai visité au Grand-Théâtre la salle construite pour l'Assemblée nationale. L'entrée des députés a lieu par le pérystyle du théâtre. Là se trouve un pas-perdu assez vaste. On gravit ensuite un bel escalier de quelques marches, et l'on pénètre dans la salle par l'ancienne loge de face de l'édilité bordelaise. Les bans des députés occupent toute la partie réservée aux fauteuils d'orchestre, aux premières loges et une partie de la scène. On a même été obligé de construire des gradins latéraux afin de pouvoir faire asseoir tous les députés, au nombre de 750.

» Dans la coulisse, une place a été destinée à une trentaine de journalistes. La tribune occupe le milieu de la scène. Une loge de droite est réservée au corps diplomatique. Quant au public, les places qu'il pourra occuper ne dépassent pas six cents. On ne peut, bien entendu, siéger qu'à la lumière. Le magnifique lustre du milieu a été élevé et un autre a été placé sur la scène, au-dessus du président. »

Paris reprend peu à peu sa physionomie habituelle. De toutes parts les cours se rouvrent: au Collége de France, à la Sorbonne, à l'Ecole des mines, à l'Ecole de médecine, à l'Ecole de droit, les professeurs remontent dans leurs chaires, d'où les avait chassés le bombardement. Les étudiants, encore vêtus du costume de gardes mobiles, viennent garnir les amphithéâtres.

Les bibliothèques se dépouillent de la cuirasse dont on avait jugé prudent de les revêtir pour protéger les innombrables trésors qu'elles renferment.

A la Bibliothèque nationale, notamment, on sort les éditions rares, les manuscrits des caveaux où on les avait empilés. On opère un premier classement pour débrouiller ce chaos, de façon à pouvoir bientôt tout remettre en place et rendre aux travailleurs les salles qu'ils fréquentaient jadis si assidûment,

De leur côté, les théâtres annoncent tous leur réouverture. En même temps, ils nous apprennent la diminution du prix des places. Signe des temps!

La rentrée des classes pour les élèves internes des lycées est fixée au 15 mars prochain.

Ceux de ces établissements qui avaient été convertis en ambulances ont évacué sur la province tous leurs blessés; aucune maladie contagieuse n'y a été admise, et, par surcroît de précaution, on a badigeonné les murs à la chaux, repeint les boiseries et complètement assaini les dortoirs.

Une partie de jeu.

NOUVELLE

III

— Certainement, dit M. Tuxford, sonnez tout de suite et envoyez-lui un souverain. Sans cet homme, vous auriez pu demeurer toute la nuit sur la route. Et cependant, non, continua-t-il, nous ferons mieux de descendre nous-mêmes et de l'examiner soigneusement; car, après tout ce que vous venez de me raconter, il ne serait point impossible qu'il fît aussi partie de cette bande.

Nous nous rendîmes donc dans le vestibule de l'hôtel, et fîmes chercher le groom, qui était resté assis sur le pas de porte de la maison. La lumière de la lampe tombait en plein sur son visage, tandis qu'il se tenait devant nous et retournait son bonnet entre ses doigts. Il me parut exactement tel qu'il s'était dépeint lui-même: un véritable Ecossais, aux pommettes saillantes, cheveux rouges coupés ras et légers favoris, rouges aussi. Il était encore très jeune; vingt ans tout au plus.

Mon précepteur fixa sur lui un regard déterminé sous lequel ses yeux se baissèrent, tandis qu'il murmurait quelques mots d'espoir de mon rétablissement. Moi je ne disais rien, mais je gravais fortement dans ma mémoire la physionomie du jeune drôle.

— Vous n'aurez pas un demi-sou, dit enfin M. Tuxford froidement, et si vous m'en croyez, le plus tôt vous quitterez ce pays, mieux cela vaudra; vous et vos compagnons, vous pouvez vous estimer heureux d'en être quittes à si bon marché.

Le groom protesta d'un ton pleurard, que son accent forcé rendait d'autant plus hypocrite, et il se glissa hors de la maison.

— Il n'y a pas le moindre doute, me dit M. Tuxford quand nous fûmes de retour dans notre salon, ce garçon appartient à votre bande de joueurs. Ces filous fashionables ont des agents dans toutes les villes du royaume, et l'expérience que vous en avez faite vous a déjà suffisamment coûté.

Il me donna alors quelques détails sur la confrérie de ces misérables, et il me raconta que les voleurs à tous les degrés, filous, escrocs, coupeurs de poches, formaient une espèce de confédération où chacun appartenait à une branche distincte.

— Votre ami l'officier est sans doute un des chefs, grâce à son intelligence, continua-t-il, mais s'il avait du *guignon*, comme ils disent dans leur argot, il n'hésiterait pas à sacrifier ses frères de la province. Ceux que vous avez vus, sont tous des confédérés, le respectable vieillard vêtu en pasteur aussi bien que les autres. Le groom, étant peu éveillé, n'est employé qu'au service qu'il vous a rendu : c'est un espion placé au bas de l'échelle, mais qui s'instruit pour monter plus haut. Evidemment le sentier de la colline aurait mieux convenu que la route à leur dessein, et c'est pour cela que vous avez eu tant de discussions avec votre guide; l'homme que vous avez vu traverser la rivière était une vedette mise en éveil par le coup de sifflet.

Mon précepteur continua encore quelque temps ses explications: ce que j'en ai dit suffit au but de mon récit.

Notre excursion en Ecosse fut très agréable, et de retour à la maison, nous jugeâmes prudent de ne pas confier mon aventure aux cœurs craintifs de Storckhouse.

Huit ans s'étaient écoulés depuis ces événements, et ils étaient presque effacés de mon souvenir avec d'autres

folies de jeunesse, lorsque je me retrouvai un jour sur la route d'Ecosse. Cette fois, cependant, je n'allais pas plus loin que le voisinage d'Edimbourg et dans un but bien différent. Le temps avait opéré ses changements dans ma vie; j'étais devenu mon maître, propriétaire de Stork-house, et, dès le mois suivant, je devais y amener une nouvelle maîtresse en devenant moi-même un respectable homme marié. Ma fiancée demeurait alors chez un de nos amis communs, mon ancien camarade Brantson de Clapham, et celui-ci m'ayant invité à me joindre à une nombreuse société réunie à sa maison de campagne, je me disposais joyeusement à aller faire ma cour tout en chassant des perdrix; c'est ainsi que par une belle matinée de septembre je pris la grande ligne du nord qui va directement à Edimbourg.

En reprenant ma place dans le train, après avoir déjeûné à Newcastle, je trouvai en face de moi, dans le coin de la voiture, un homme mesquinement vêtu, mais d'un extérieur convenable. Il était rasé tout près, sauf le menton, orné d'une impériale déjà grisonnante comm e ses cheveux. Quand il me vit, il me regarda très attentivement. A mon tour, je l'examinai d'un œil scrutateur. Le sifflet du départ se faisait déjà entendre, la machine répondait par son cri accoutumé, lorsque mon voisin de vis-à-vis se leva tout à coup, sauta sur la voie et dit quelques mots au garde, qui, au moment où le train se mettait en marche, fit monter le voyageur dans un autre compartiment. C'était un procédé assez singulier et qui me donna l'idée que j'avais déjà vu cet homme quelque part; mais où et quand, c'est ce dont je ne pus me souvenir. Cet incident s'était passé si rapidement que je n'avais pas eu le temps de faire, sur son costume et sa tournure la moindre observation qui pût aider ma mémoire; aussi, après m'être inutilement creusé la cervelle pour me retrouver dans mes vagues souvenirs, je repris mon livre, ennuyé, fatigué d'avoir tant ruminé pour rien, et j'oubliai bientôt cette aventure.

Je passai la nuit à Edimbourg et n'atteignis Tranent que le jour suivant. Ayant à soigner mon bagage et mon attirail de chasse, je fus le dernier à quitter la gare, mais au moment où le char à banc de mon ami Branston m'emmenait à la Grange, je vis deux hommes qui sortaient de la station, bras dessus, bras dessous. L'un d'eux attira surtout mon attention: c'était la même physionomie qui m'avait tant intrigué à Newcastle. Je me retournai pour l'examiner, mais au même instant la voiture contourna la route et je le perdis de vue, tout en recommençant, mais en vain, à me torturer la mémoire pour retrouver son nom. *(A suivre.)*

Quoique nous n'aimions pas à plaisanter sur les choses sérieuses, nous ne pouvons nous empêcher de rapporter un petit trait, qui prouve, ainsi que tant d'autres que nous pourrions citer, combien les conseils de la religion portent peu de fruits, alors qu'ils ne sont pas donnés avec tact et au moment opportun.

Les internés français n'étaient pas même installés chez nous, ils n'avaient pas encore reçu les secours les plus urgents, leur faim n'était pas même apaisée, plusieurs souffraient encore du froid, sous de misérables haillons, que déjà quelques personnes avaient jugé à propos de les réunir en plein air, malgré l'âpreté de la température, pour leur débiter un sermon.

Ces malheureux soldats harassés de fatigue, encore tout ahuris de leur déroute, et se soumettant à tout ce que nous exigions d'eux, se rangèrent sans murmurer autour du prédicateur, mais, hélas, ne l'écoutèrent guère.

Après le discours, un monsieur en habit noir parcourut les rangs de l'auditoire qui grelottait, et donna, à droite et à gauche, des poignées de main accompagnées de passages bibliques.

« Soyez toujours de bons soldats de Christ, » dit-il à un petit moblot.

— Ah! ben m'sieu c'est pas not'faute, nous avions de mauvais officiers, répondit le pauvre soldat, qui, à ce moment-là, aurait beaucoup mieux apprécié une bonne ration de bouilli.

Toute la journée les internés français nous étaient arrivés par centaines, et la population de Lausanne leur prodiguait maints soulagements.

A dix heures du soir une bonne vieille femme de la rue Mercerie se dirigeait encore vers la place de Chaudron avec un gros pot de soupe. Elle s'assit vers l'entrée du cimetière et attendit longtemps; mais aucun soldat n'arrivait plus; les dernières bandes s'étaient arrêtées dans les villages voisins.

Enfin un paysan vint à passer; elle l'arrêta:

— Viennent-ils?

— Qui?

— Ces pauvres Français.

— Depuis Crissier, dit le paysan, je n'ai pas vu un seul soldat sur la route.

— Pas possible! dit la vieille, c'est dommage, c'était de la toute bonne.

Son regard sonda au loin la route, puis se reporta avec tristesse sur le pot de soupe. « Ça ne fait rien, dit-elle, allons voir là bas. Elle revint en ville, s'arrêta sur la place de la Riponne où de nombreux soldats attendaient un gîte, et s'approcha d'un groupe.

— Tenez mes amis, c'est moi qui l'ai faite!

Elle n'avait qu'une cuillère; les soldats mangèrent à tour le potage. Puis, d'un panier qu'elle avait au bras, elle sortit du pain, du fromage et deux bouteilles de vin.

— Ah ben, Dieu vous l'rende bonne dame, dit un gascon, que de braves zens il y a dans c'pays!

Comme elle leur versait à boire, et que de nouveaux et sincères remerciements lui étaient adressés:

« Que voulez-vous, dit-elle, dans l'effusion de sa générosité, les femmes de Lausanne sont des bons garçons! »

Nous lisons dans une correspondance romaine:

« Je ne voudrais pas placer ici une plaisanterie; mais cette plaisanterie ce n'est pas moi qui l'ai faite: elle semble un de ces jeux de la Providence, qui s'amuse à mettre dans la bouche de ses ennemis les vérités qui font leur désespoir.

Le trône du roi d'Italie, annoncé officiellement pour le 10 janvier, arrivait samedi de Florence à la gare de Rome. Il était enfermé dans des caisses fabriquées avec soin et recommandées aux employés, et sur ces caisses était écrit en gros caractère: *FRAGILE.* »

L. Monnet. — S. Cuénoud.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE HOWARD ET DELISLE.